

Isabelle-Mahmoud, jeux de langues et de genres

« Écrire est une action grave, et qui ne laisse pas indemne celui qui la pratique. Une fois engagé dans cette voie, il n'est pas de retour en arrière qui soit possible — pas plus d'ailleurs que lorsqu'on est engagé dans un progrès spirituel quelconque. »

Claude-Edmonde Magny, 2012.

« L'inadéquat, c'est tout ce qui correspond à la nécessité de ne pas combler les attentes, de ne pas être celui qu'on attend de nous. »

Dora Garcia, 2011.

À la charnière du XIX^e et du XX^e siècle, dans un contexte de dominations multiples, celle sur les femmes, celle de la colonisation, Isabelle Eberhardt ne vécut que 27 ans ; paradoxalement, peu d'existences ont inspiré autant de récits, de questionnements, de suppositions, de légendes et de rumeurs. Peut-être sont-ils le fait d'une exagération entêtée des éléments les plus scandaleux de son parcours. Être la fille illégitime de l'épouse d'un général russe et d'un précepteur, naître russe et grandir en côtoyant de nombreux réfugiés politiques, dans une Suisse soucieuse de respectabilité, subir une tentative d'assassinat en Algérie : les événements même dont elle est la victime lui attirent les soupçons et les tracasseries de la Police suisse des étrangers et de l'armée coloniale française. Que dire alors de ce qu'elle choisit... : elle défie de nombreuses règles imposées par la société, s'habille en homme, voyage seule ou avec des talibans soufis, travaille comme docker à Marseille ou comme journaliste. Elle vit des amours tapageuses, boit de l'alcool, fume du kif. Voici pour la surface. Le fond est à lire dans ses propres mots. Avec obstination, elle écrit et décline des objectifs à la fois simples et démesurés : apprendre, vivre libre et de sa plume, progresser spirituellement. Le reste, vêtements, langues, métiers, fréquentations, identités, sont des outils, que j'explore ici : ses circulations à travers les genres, les langues, les espaces, les statuts (en

particulier vis-à-vis de la citoyenneté), et ses modes de résistance, tels qu'ils apparaissent dans les *Journaliers*. À l'instar de son époux Slimène Ehnni, qui la présentait comme « Isabelle Eberhardt, ma femme, et Mahmoud Saadi, mon compagnon » (Delacour et Huleu, 1998, p. 245), je la nommerai dans cet article *Isabelle-Mahmoud*.

Des choix audacieux et inconfortables : une autre terre, une nouvelle religion, une identité masculine

De la Suisse où elle a grandi, Isabelle-Mahmoud garde des souvenirs positifs, ceux de la nature : « quand le grand Jura neigeux semblait se rapprocher, fondre en des teintes blondes ou bleuâtres¹ » (2002, p. 72), « le vent frais et vivifiant [qui dans le Jura ou le Salève] bruissait doucement dans les pins, aux échos sonores de la montagne » (p. 81).

Mais elle désigne ce pays où elle est née comme la terre « d'exil » (p. 72, 81, 90) et c'est en Algérie, sa nouvelle terre, qu'elle souhaite être enterrée : « ma tombe, par un dernier enfantillage mélancolique, je la voudrais là, dans le sable blanc que dore, matins et soirs, et qu'empourpre le grand soleil dévorateur... » (p. 110)

Dès son premier voyage en Algérie avec sa mère, en 1897, Isabelle-Mahmoud avait choisi de vivre en société arabe plus qu'européenne. Les *Journaliers* confirment cette orientation. Ses frères de cœur ne sont pas les colons, mais les Algériens colonisés. À Constantine, elle retrouve des amis du Souf, qu'elle considère comme ses « pays » : « Émotion violente à retrouver là ces pays, qui parlent avec l'accent de là-bas, et qui m'embrassent, les larmes aux yeux, surtout le bon vieux Hama Nine. » (p. 163)

Le désert du Souf et le village sont ses points d'ancrage, elle a pour les évoquer des mots de terrienne :

mon champ là-bas, sur la route de Lambèse, au quatrième kilomètre où je venais, aux clairs matins d'avril. (p. 134).

Le vrai paysage africain n'est dans aucune des grandes villes, surtout du Tell. La perspective africaine est vague, l'horizon lointain. (p. 224).

La ville qu'elle apprécie est la ville arabe. Isabelle-Mahmoud décrit la ville coloniale, au mieux, à propos de Philippeville, comme un « bourg européen, sans caractère, mais charmant » (p. 161), au pire à propos de Batna comme une « triste ville de casernes et de bâtiments officiels » (p. 119).

¹ Les citations qui suivent sont extraites de la même œuvre, on se dispensera des « ouvr. cité » pour alléger.

Elle juge sévèrement les effets de la colonisation, la désorganisation sociale, les expropriations, l'exploitation. Les écrits d'un de ses contemporains, officier spahi puis communard, Hector France, lui font écho : « Palpite encore, au fond de nos possessions algériennes, le cœur d'un peuple que notre civilisation étouffe et qui s'en va peu à peu » (2011, p. 29).

C'est en arabe, langue du peuple colonisé, qu'Isabelle-Mahmoud évalue la colonisation :

[A Bou-Saada, dans le sud], la population, servile envers les hokkami, est beaucoup plus grossière et plus brutale que celle du Sahara. (p. 229)

La société arabe, désorganisée, viciée par le contact de l'étranger, n'existe même pas ici telle qu'elle est dans les grandes villes. Quant à la société française...d'après ce que j'ai constaté [...] elle a beaucoup perdu ici. (p. 82)

tous ces villages construits sur les terrains pris aux pauvres fellahs qui y travaillent maintenant aux conditions draconiennes du khammesatii français. Le paysan se plaint, mais supporte son sort très patiemment. Jusqu'à quand ? (p. 241)

Elle croque la société arabe avec précision et tendresse. Ainsi à propos de la Tunisie :

Je me suis souvenu de ce soir de septembre, il y a deux ans, où, accoudé avec Aly à la petite fenêtre du beuglant juif de La Goulette, [...] j'écoutais, d'un côté, bruire doucement la mer calme, et de l'autre, la voix claire et pure de la petite Noucha de Sidi Bèyène moduler la triste cantilène andalouse : « Ma raison a fui, ma raison a fui ! » (p. 109)

Ou à propos de Constantine, de ses artisans et petits commerçants, du frère d'un ami : « fumeur de chira et de kif, tantôt portefaix, tantôt cafetier, tantôt marchand de beignets, très sympathique. Gentille aussi sa femme, délurée et hommasse. ». (p. 162).

L'usage de la langue arabe fait écho à ses choix de vie, à sa volonté de « s'établir au désert » (p. 78), de vivre une « existence toute arabe » (p. 64), dans « une petite maison en toub, à l'ombre des dattiers » (p. 34). Elle aime le « pays des chott et des sebka dangereuses » (p. 60). Dans ses *Journaliers*, à partir du 7 février 1901, le médecin ou docteur devient le « toubib » (p. 97, 108, 109). La maison des chrétiens à El-Hamel est désignée en arabe, « *le dar enneçara* aux volets verts » (p.230). C'est aussi par la langue qu'Isabelle-Mahmoud s'inscrit dans la temporalité et la religion de l'univers arabo-musulman. Le 4 août 1900, elle note pour le lecteur non-averti : « Arrivé à Mouïet-el-Caïd vers le maghreb (6 heures) » (p. 62), puis n'utilise

que les termes en arabe, « *maghreb, sobkh, asr* ». Elle émaille ses propos d'expressions associées à la religion : « jusqu'au jour de la résurrection » (p. 126), « s'il plaît à Allah ! » (p. 139, 155, 163, 171, 176, 183, 186, 205, 232, 250), et ses prières, ses adresses à Allah sont le plus souvent en arabe (p. 54, 61, 64, 75, 79, 97, 101, 119, 139, 159, 167, 174, 187, 201, 210, 219, 244), rarement en français (p. 214, 215). L'acceptation du sort, bon ou mauvais, est souvent convoquée, en arabe, en français ou en russe : « Seul celui qui aura souffert jusqu'au bout sera sauvé » (p. 205).

Isabelle-Mahmoud, dès les premières lignes du *Journalier* de 1900, le 1^{er} janvier, précise sous quelle identité elle écrit : « je suis seul » et signe pour cette première date « Mahmoud Essadi ». Le signataire étant précisé, tous les accords et adjectifs sont au masculin : « revenu [...] sur la terre d'exil, j'étais assis sur l'herbe rase... » (p. 24.) « J'étais heureux, là, à cette table de gargote. » (p. 55.) Les passages en russe sont aussi au masculin : « Aujourd'hui, je suis particulièrement las. » (p. 38.) Elle accentue encore cette orientation d'écriture par l'usage important de participes passés de verbes à la forme active. Leur emploi isolé, sans sujet, augmente l'impression générale, pour le lecteur, d'un scripteur masculin :

Acheté une petite pipe et du kif.. [...] Quitté Alger le 27 juillet
[...] Arrivé le 29. [...] Arrivé à Touggourt [...] couché pendant
le relais [...] près d'un soldat français, [...] bu un café... » (p. 57)
Parti hier soir [...]. Arrivé à Mguétla [...]. Remarqué, au coucher
du soleil, les dunes fauves [...]. Levé à 4 heures. [...] Parti à 5
heures. Campé [...]. Monté [...]. Arrivé 8 heures. (p. 61)

Son usage du genre féminin est rare dans les *Journaliers*. Le 18 janvier, alors qu'elle réfléchit à l'éventualité d'une vie commune avec son aimé : « Je me suis trouvée » (p. 16), « je suis entrée » (p. 17) et se compare à d'autres femmes : « Quant à celle qui, comme moi, serait justement là aux heures mauvaises et que rien n'arrêtera, celle-là, il ne la trouvera pas. » (p. 18.) Ce qui ne l'empêche pas d'associer écriture au masculin et évocation de sa vie amoureuse. Le 1^{er} mars 1901, au masculin, elle anticipe ses retrouvailles avec Slimène :

Pensé avec amour à ce Sahara qui m'a ensorcelé pour la vie [...] Après-demain ou dans deux jours, je pourrai donner libre cours à cette folie sensuelle qui me torture ce soir, et revivre les belles nuits folles d'El Oued..., tenir mon maître dans mes deux bras, sur mon cœur que trop d'amour inassouvi oppresse... (p. 115-116)

Changer de pays, de société, de citoyenneté, d'identité, rime plus souvent avec inconfort qu'avec légèreté. Pour Isabelle-Mahmoud qui déclare une

« radicale inaptitude à faire partie d'une coterie quelconque » (p. 25) et pense avoir trouvé son « port » dans le désert algérien (p. 78), s'installer dans le pays élu est difficile. Victime d'un attentat, contrainte de quitter l'Algérie, « terre aimée » (p. 213), « patrie d'élection » (p. 129), « pays d'élection » (p. 211), elle désespère de « trouver l'Icarie de [ses] rêves » (p. 107) : « Je me sens plus étranger ici que n'importe où ailleurs, plus solitaire, et j'aspire à m'en aller, à fuir ce pays qui, maintenant, n'est plus que le fantôme de ce que j'ai tant aimé. » (p. 106)

Souvent, les transgressions sont autant de révélateurs du système auquel elles s'opposent. Ainsi les stratégies d'Isabelle-Mahmoud, en particulier ses identités multiples, éclairent-elles le cadre contraignant qui les rend nécessaires : la dualité de l'Algérie colonisée, la société arabe dans laquelle Isabelle-Mahmoud veut vivre, opposée à une société coloniale à laquelle elle tente de se soustraire, et avec laquelle elle doit composer. Ce sont aussi ces contradictions qui l'amènent à utiliser, outre plusieurs identités, et comme tant d'immigrés hier et aujourd'hui, une large palette d'arguments : la bonne foi, la respectabilité, l'allégeance au pays d'accueil, les preuves de sa participation active et positive à la vie du pays. Au près du conseil de guerre, en juin 1901, elle essaie d'éviter la mesure d'expulsion :

Je me demande pour quels motifs cette mesure a été prise contre moi, Russe, qui, en toute conscience, n'ai rien à me reprocher. Jamais je n'ai participé ni eu connaissance d'aucune action anti-française, soit dans le Sahara, soit dans le Tell. [...] J'ai toujours et partout parlé aux indigènes en faveur de la France qui est ma patrie adoptive. (p. 158)

Le 22 mai 1901, elle est malgré tout expulsée, et désigne en allemand la douleur de l'exil : « le bien-être étrangement triste et voluptueux du heimatlos » (p. 136). C'est en 4^e classe sur le Berry, sous le nom de Pierre Mouchet, journalier (p. 131), qu'elle quitte Alger :

Sur le Berry, sous mon misérable costume de matelot, sous ce nom de Pierre Mouchet, assis à l'avant, j'éprouvais une tristesse d'émigrant, d'exilé, violemment arraché au sol natal. (p. 135)

Aussi convient-il pour lire les *Journaliers* et comprendre la démarche d'Isabelle-Mahmoud de se défaire de la bien-pensance militante et post-coloniale autant que des convenances de la « bonne » société de la fin du XIX^e siècle. Ses usages des langues et des identités sont d'abord des outils.

Les quêtes d'Isabelle-Mahmoud

Le métier d'écriture, la construction de savoirs, la rigueur intellectuelle, le travail sur soi, les *Journaliers* sont une étape de ses chantiers d'écriture, pour celle qui souhaite vivre de sa plume, se faire un nom dans la presse algérienne, « en attendant de pouvoir en faire autant dans celle de Paris, qui seule vaut la peine qu'on s'en occupe, et qui seule fait une réputation » (p. 214).

Ils sont un « journal littéraire » (p. 48). L'écriture est sa quête autant que son refuge. En pleine tempête, sur le Berry,

[elle] cherche attentivement des mots pour ciseler ces phrases sans suite, comme pour écrire, malgré la souffrance physique : mal de mer — assez faible, crampes à l'estomac à cause de la faim, douleurs dans le côté droit, froid glacial, fatigue et mal de reins, à toujours me raidir sur les cordages mouillés et durs... (p. 137).

Les *Journaliers* sont aussi un journal de langues : palette pour exprimer ses sentiments, outils pour l'écriture. Agressée, hospitalisée, elle écrit son chagrin en arabe (p. 91), décrit en russe ses longues nuits d'hospitalisation (p. 101). Elle écrit en arabe et en russe (p. 91, 127) son amour pour sa mère, « l'Esprit Blanc ». Jamais elle n'abandonne l'écriture en russe — « Il faut écrire, en russe ou pour le russe » (p. 48) — pour faire le point sur ses travaux d'écriture, reprendre des passages rédigés en français pour « La vie au Sahara » (p. 157). L'effort à fournir la soutient plus qu'il ne l'abat :

Ce n'est pas à présent qu'il faut perdre courage et patience, d'autant plus que j'ai encore beaucoup de travail à faire tant en français que de nouveau en russe, d'après la lettre de Mme Paschkoff. (p. 181)

Dans la correspondance d'Isabelle-Mahmoud (Delacour et Huleu, 1998), l'usage de la langue arabe témoigne de son désir d'interagir avec des amis arabophones et marque les étapes de son apprentissage (Dinvaut, 2011). Dans les *Journaliers*, ses métaphores en arabe montrent son acculturation : « Il est monté au bordj, disent les Arabes », écrit-elle à propos du soleil montant (p. 62). La langue arabe est aussi le vecteur de ses nouveaux savoirs et contribue au compte-rendu précis de ses voyages (p. 48, 63). Elle souhaite, en effet, informer avec exactitude :

Il faut, en route, noter soigneusement, non seulement les renseignements, mais bien aussi les impressions. [...] Puis, dans l'oasis, tout noter ; commencer par tout visiter et faire un plan détaillé avec notes aussi complètes que possible. (p. 48)

Elle décrit les paysages algériens, la faune et la flore, et accompagne les dénominations en arabe d'informations précises : « les plaines salées de l'oued Rir'hr et les sables blancs de l'oued Souf » (p. 10), « et la route ardue et embrasée de l'oued Rir'h aride » (p. 33), « les *sebkha*, ou lacs, noyés de brume blanche » (p. 133). Elle sait lire la parenté des paysages méditerranéens, et c'est aux *chott* du désert algérien qu'elle compare les « lagunes salées, surfaces d'un gris de plomb, immobiles et mortes » de la Sicile (p. 14). Pour la flore, pour les espèces inconnues en Europe, elle retranscrit également les termes arabes sans les traduire : le *chih* gris, le *timgrit* rouge, « près du champ vert où fleurissent les lins violets, les anémones blanches et les pavots écarlates... » (p. 121), les « *drinn* et jujubiers répandus dans la vaste plaine » (p. 232), le « désert de *diss* et de *doum*, au-dessus d'un bas-fond sinistre d'aspect saharien où les buissons sont haut perchés sur des tertres » (p. 248), « *l'ar'ar* désertique et les buissons rampants, épineux, gris, que seuls les chameaux broutent » (p. 254).

C'est par la précision et par le recours à des perceptions familières au lecteur européen qu'elle diminue l'écart entre le monde algérien et ses lecteurs : « À certains endroits, le sol a absolument la teinte de pain d'épice glacé. » (p. 113.) Isabelle-Mahmoud a grandi en Suisse, mais connaît assez les fonctionnements des sociétés françaises métropolitaines et algériennes pour les comparer et écrire, dans sa lettre ouverte à la *Dépêche Algérienne* :

Si le Tell algérien ne diffère pas sensiblement, au point de vue politique, sinon social des autres départements de la France, il n'en est pas de même au Sahara où les choses se passent tout autrement, et même d'une façon dont on est loin de se douter en France. (p. 151)

Elle contribue autant à une meilleure connaissance de l'Algérie qu'à l'enrichissement de la langue française : l'architecture, la musique, les objets du quotidien, les vêtements, les instruments de musique, l'architecture, la religion, la société algérienne, il n'est pas de domaine qui échappe à son regard. Mieux que des plaidoyers en faveur de la civilisation arabe, ses descriptions très pointues donnent la mesure du degré d'élaboration de la culture pénétrée par le colon.

Isabelle-Mahmoud met sa réflexion en écho avec les textes qu'elle rencontre, des extraits de Pierre Loti, son auteur modèle, une épigraphe en italien lue dans le petit cimetière de Vernier (p. 23). Ces citations, ajoutées à la grande précision des données exposées, à leur contextualisation, au soin apporté à l'écriture, confèrent aux *Journaliers* la valeur de documents

pour « l'histoire sociale » de l'Algérie coloniale au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, et les apparentent aux livres de raison, journaux tenus sur la durée dans certaines familles, décrits par Rémi Hess (2010, p. 9-17).

Les *Journaliers* sont aussi un journal intellectuel : « Il faut [écrit Isabelle-Mahmoud] apprendre à penser » (p. 29) ; « le but présent reste toujours le même : le perfectionnement intellectuel et moral » (p. 44) ; « les seuls trésors impérissables sont ceux de la Pensée » (p. 129).

Elle abhorre les déroutes de l'intelligence, « l'avilissement égoïste de l'intellect » (p. 208).

Son enfance lui a appris à dissocier identité, nationalité, citoyenneté. Son séjour à Genève, en juillet 1900, est un « mois de vie russe » (p. 43). Lorsqu'elle analyse ce qui a pu influencer la personnalité de ses proches, elle donne moins d'importance à la nationalité qu'au parcours de vie et d'amitié, bien qu'elle n'évite pas quelques stéréotypes, elle qui a su si bien rencontrer l'altérité du monde arabe et de différentes classes sociales :

La vie russe ne vulgarise pas l'âme de l'Oriental, tandis que l'influence française donne des avortons comme Abd-el-Aziz ou des monstres comme Aly, l'un plongé dans la vulgarité populacière, l'autre, dans celle des Occidentaux soi-disant chics, mal copiée encore. (p. 44)

À propos de Toulat qui l'aime d'une sombre passion, elle s'interroge :

En effet, comment en une dizaine d'années la vie arabe, l'âme arabe surtout ont-elles pu déteindre sur cet homme, ce Français de Poitiers ? Oui, Toulat est arabe ; Il est sombre, il aime la vie sauvage et dure du désert ; de tous les officiers français que j'ai connus, il est le seul qui ne s'y ennuie pas. Sa violence, sa dureté elles-mêmes ne sont-elles pas arabes ? (p. 194)

Elle écrit de M^{me} Paschkoff, poétesse russe et voyageuse : « Mélange singulier, mais beaucoup d'égoïsme inconscient, orgueil immense et superficialité intellectuelle. Mobilité russe, surtout mondaine. » (p. 207)

Elle utilise parfois le stéréotype comme un passe, pour tenter d'établir une connivence entre elle, Russe, et la France dont elle souhaite la citoyenneté. Ainsi déclare-t-elle à un officier français, puis écrit-elle pour la *Dépêche Algérienne*, combien elle a « en horreur [...] l'hypocrisie qui est le trait du caractère anglais, aussi peu sympathique à nous autres Russes qu'il est odieux pour tout Français » (p. 152).

Mais le plus souvent elle ne s'en tient pas aux clichés et interroge la mécanique de l'histoire :

je suis frappée de la ressemblance qui existe entre l'antique et dure Carthage et la moderne Angleterre : rapacité, haine et mépris de

l'étranger, égoïsme implacable et sans bornes... Serait-ce là le sort de toutes les grandes puissances maritimes [...] ? [...] il faudrait avoir la possibilité de faire de sérieuses études historiques, à présent. (p. 209-210)

Sur l'Algérie, sa terre d'élection, elle porte un regard sans complaisance, n'oublie ni Zeheïra la Kabyle qui se jeta dans un puits « pour fuir un mariage odieux » (p. 221), ni « les affreux Kabyles en “costumes roumi” » (p. 224). Elle est consciente qu'en Algérie, comme en Suisse ou en France, elle ne peut éviter l'étroussure d'esprit, elle qui [hait] « l'imbécile jactance du bourgeois sourd, muet et aveugle, et qui ne reviendra pas sur ses pas » (p. 29).

Naturellement, ici comme partout ailleurs, la haine du vulgaire me prend pour cible. [...] Dans tous les cas, les petites gens de Ténès ont fait un rapport, [commérages qu'elle commente en arabe :] Maudits par leur père : le chien ! (p. 234-235).

Sa démarche est exigeante. Elle relit les *Journaliers* et les notes qu'elle ajoute témoignent de sa rigueur intellectuelle, de son souci de ne pas figer des opinions. Ainsi doute-t-elle des qualités humaines d'un médecin français, le 24 décembre 1900, pour y revenir par une note en marge quelques mois plus tard : « Cécité des jugements humains : peu de temps après, j'ai eu l'occasion d'apprécier la grande bonté et l'intelligence réelle de ce même docteur. » Batna, 13 avril 1901 (p. 82).

Car les *Journaliers* sont pour Isabelle-Mahmoud un outil de réforme morale. Une quête qui passe par la maîtrise de soi et le progrès de l'âme. Sa pratique religieuse et sa quête spirituelle l'aident à lutter contre la tristesse et la dépression :

De nouveau mon âme [...] est en train de se modifier et, probablement, de s'assombrir encore et de s'attrister... Si cette progression dans le noir continue, à quel résultat effrayant dois-je arriver un jour ? Il y a cependant, je crois, un remède, mais celui-là revient à la religion de l'Islam, en toute humilité et en toute sincérité (p. 246-247)

Sa pratique de l'islam n'est pas au côté des femmes, mais avec les hommes. Admise dans une confrérie religieuse elle se préoccupe de l'avenir de celle-ci (p. 126). Isabelle-Mahmoud vit avec les hommes, dans une intimité fraternelle : « passé la sieste avec le cheikh dans une étroite chambre fruste, sans fenêtre, voûté et sablée, composant tout l'intérieur d'une maison solitaire. » (p. 74)

Ses amours sont marqués d'amitié et d'esprit d'équipe et ses amitiés sont masculines et passionnelles. Pour les évoquer, elle a des expressions

plus fréquemment utilisées, surtout en cette fin de 19ème, par des hommes : Soussse Abd-el-Aziz-el-Agreby, qu'elle rencontre à son retour forcé à Marseille, est son « *vieux camarade* » (p. 131).

Le choix de son « moi réel » (p. 10), de la « personnalité aimée qui, en réalité, est la vraie » (p. 11) va de pair avec le rejet de la « personnalité haïe et reniée dont le sort m'a affublé pour mon malheur » (p. 11) Son identité épistolaire et ses opinions se font écho : les femmes trouvent rarement grâce aux yeux d'Isabelle-Mahmoud, qui déteste vivre « dans l'horrible médiocrité et au milieu de l'indiscrétion de femelles indignes du nom d'êtres humains » (p. 98). Évoquant les affaires à régler pour Augustin et elle-même, elle constate en russe qu'il s'agit de « petites affaires de femmes, petit travail souterrain de femmes » (p. 197). Lors de sa vie à Ténès, elle note que « ce qui empoisonne Ténès, c'est le troupeau des femelles, névrosées, orgiaques, vides de sens et mauvaises » (p. 234). Cependant la part d'elle-même qu'elle exècre est moins le sexe féminin que « le soulard, le dépravé et le casseur d'assiettes » (p. 10), « ce second moi, voyou et dégingandé moralement, qui fait son apparition de temps en temps » (p. 35). Et le choix d'identités masculines, pour Isabelle-Mahmoud adulte, correspond moins à l'anticonformisme ou au rejet des caractéristiques associées à la féminité qu'à son impérieux besoin de liberté. Quittant l'Algérie sous une identité masculine, elle mesure la distance entre cette identité contrainte et ses déguisements de jeunesse, et songe « aux décors de jadis, aux prophétiques costumes de matelot arborés par goût, aux jours de prospérité déjà lointains. » (p. 136). Elle habille sa pensée de plusieurs langues et déambule dans différentes tenues, porte burnous et chechyia, mais se défend d'être « une miss déguisée en arabe » (p. 153). Expulsée à Marseille, elle espère trouver un emploi de subsistance, « une fois habillée en femme » (p. 175). Le choix de ses tenues correspond aussi aux circonstances, répond aux contraintes matérielles et sociales :

[À Alger] je suis allé, seul, à la découverte. Mais mon chapeau me gênait, me retranchant de la vie musulmane. Alors, je suis rentré, et, ayant mis mon fez, je suis ressorti. (p. 54)

[À Constantine] j'entre au café Zouaoui, honteuse de ma casquette de roumi... [Elle change de tenue] Assise dans un coin, sous mes effets arabes qui me mettaient à mon aise, écouté chanter et frapper du tambourin jusqu'à une heure avancée. (p. 162-163)

Suite à la tentative d'assassinat dont elle a été victime, et qui lui est reprochée (Isabelle-Mahmoud, trop libre, est vue comme un fauteur de troubles), elle utilise les arguments dont elle connaît l'utilité (la naissance,

le milieu), tout en assumant et en expliquant ses choix religieux et ses tenues. Dans une lettre publiée dans la *Dépêche Algérienne*, elle refuse d'être considérée comme une héroïne de roman d'aventures ou comme une excentrique :

Durant l'instruction du procès Abdallah ben Mohammed, les officiers chargés de cette instruction ont manifesté à plusieurs reprises leur étonnement en m'entendant déclarer que je suis musulmane et même initiée à la confrérie des Kadriya, et en me voyant porter le costume arabe, tantôt féminin, tantôt masculin, selon les circonstances et les besoins de ma vie essentiellement errante. Afin de ne pas passer pour une émule du Dr Grenier [député du Doubs qui portait le costume oriental à la Chambre des députés et dans la rue] ou pour une personne revêtant un costume et s'affublant d'une étiquette religieuse dans un but intéressé quelconque, je tiens à déclarer ici, que je n'ai jamais été chrétienne, que je ne suis pas baptisée et que, quoique sujette russe, je suis musulmane depuis fort longtemps. Ma mère, qui appartenait à la noblesse russe, est morte à Bône, en 1897, après s'être faite musulmane et a été enterrée dans le cimetière arabe de cette ville. (p. 145-146)

Plusieurs hommes de la société arabe n'ignorent pas ses identités multiples : Sidi Mohammed Taïeb, qui l'appelle « Si Mahmoud » (p. 126), Si Mohammed-el-Houssine qui l'a initiée dans une confrérie soufie (p. 146), le cheikh de Nefta à qui Isabelle-Mahmoud et Slimène viennent demander secours, en couple : « au récit de nos souffrances et en face de rouh' qui a l'air d'un déterré, le bon cheikh pleure, en songeant à notre prochaine séparation... » (p. 84).

Mais aussi des inconnus, comme l'indiquent ces quelques lignes à propos de l'*oukil* qu'Isabelle-Mahmoud, coiffée d'un fez et accompagnée d'Ahmed le domestique, salue à l'entrée de la mosquée d'Alger : « Rien ne l'étonne plus. Aucune curiosité déplacée, aucune indiscretion... » (p. 54).

Isabelle-Mahmoud implique ceux qu'elle aime dans ses choix d'identités. Pour Slimène qu'elle aime tant, elle est consciente des conséquences possibles de leur vie peu conventionnelle. Passant la nuit avec lui dans un grand jardin, avant leur mariage, elle est anxieuse à « l'idée des ennuis pouvant résulter des indiscretions du quartier » (p. 66). Mais elle souhaite qu'il reste son amant et son camarade plus que son mari, dans une société algérienne dont elle mesure toutes les traditions. Et cela avant leur mariage, le 9 août 1900 (p. 69-70) autant qu'après, le 17 août 1901 :

Et voilà bien en quoi notre mariage diffère tant des autres — et indigne tant de bourgeois : pour moi, Slimène est deux choses

— et sait instinctivement les être bien que le mari n'est presque plus jamais pour sa femme — l'amant et le camarade. (p. 195)

Elle attend qu'il respecte ses choix, y compris en termes de genre, de nom, de mode de vie : « je voudrais voir cet homme-là me sourire comme lui seul sait le faire, et l'entendre me dire [...] "Allez, Mahmoud, accomplir de grandes et belles choses... Soyez un héros." » (p. 26)

Conclusion

La socioanalyse narrative décrit comment, dans un dispositif social enfermant, des personnes « cherchent à inventer de nouvelles configurations identitaires, de nouveaux horizons symboliques et de nouvelles façons de s'orienter dans la vie » (Curcio, Prette et Valentino, 2014, p. 153). Curcio, Prette et Valentino soulignent que ces parcours ne sont pas seulement tracés au bénéfice de la personne concernée, qu'ils contiennent une « force instituante », et contribuent ainsi au changement de la société. Ainsi Isabelle-Mahmoud déplace-t-elle les « horizons symboliques » qui lui sont assignés, dans le contexte d'un nouvel imaginaire social, celui auxquelles contribuent d'autres pionnières de l'écriture et du voyage. Elle ne le fait pas seulement pour elle-même, mais aussi pour la société du début du vingtième :

L'homme tant soit peu libre est l'ennemi de la foule qui le persécute systématiquement, le traque dans tous ses refuges. Je ressens une croissante irritation contre la vie et les hommes qui ne veulent pas laisser les exceptions subsister et qui acceptent l'esclavage pour l'imposer aux autres. (p. 245)

Son écriture plurilingue et pluri-générée, ses identités et ses tenues multiples sont l'expression et l'outil de son refus des enfermements sociaux et culturels. Elles lui permettent de faire voler en éclat les catégories, celle des sexes, celle des pratiques monolingues, celle des états-nations. Dans la perspective actuelle qui remet en question la binarité de sexes opposés, qui interroge les différents modes de citoyenneté, qui observe la construction des identités migratoires, la quête d'Isabelle-Mahmoud est celle d'une liberté bien au-delà d'une bizarrerie individuelle, car innovante et susceptible de nourrir nos propres imaginaires et nos espaces de créativité, aujourd'hui encore.

Références bibliographiques

CURCIO R., PRETTE M. et VALENTINO N., 2014, *La socioanalyse narrative, théorie critique et pratique du changement social*, Paris, L'Harmattan.

DELACOUR M.-O. et HULEU J.-R., 1998[1991], présentation des *Écrits intimes* d'Isabelle Eberhardt, Paris, Payot.

DINVAUT A., 2011, « Le plurilinguisme dans les *Écrits intimes* d'Isabelle Eberhardt », dans B. PAVELIN LESIC (dir.), *Francontraste 2. La francophonie comme vecteur du transculturel*, Mons, Éditions du CIPA, p. 123-132.

EBERHARDT I., 2002, *Journaliers*, Paris, Éditions Joëlle Losfeld.

FRANCE H., 2011[1886], *Sous le burnous*, Toulouse, Anacharsis.

HESS R., 2010, *La pratique du journal, l'enquête au quotidien*, Paris, Téraèdre.

MAGNY C.-E., 2012, *Lettre sur le pouvoir d'écrire*, Paris, Flammarion Climats.

Glossaire

- *ar'ar* : tabac local
- *asr* : prière du milieu de l'après-midi
- *bordj* : place forte, ferme fortifiée
- *chih, chira* : arbuste proche du romarin
- *chott* : lac salé
- *diss* : plante méditerranéenne très fibreuse
- *doum* : sorte de palmier nain
- *drinn* : halfa
- *hokkam* : administrateurs coloniaux
- *khammesat* : métayage
- *sebkha* : lac salé souvent asséché
- *timgrit* : espèce saharo-arabique du Sahara septentrional dans la zone prédésertique et le Hoggar
- *toub* : argile séchée